

Dominique Richard – Extraits de son discours du 9 octobre 2017

*Extraits de son discours du 9 octobre 2017,
prononcé à l'occasion de la remise du Grand prix de littérature dramatique jeunesse.*

J'ai rencontré le théâtre jeunesse par hasard ; je me suis égaré dans cette forêt amusante, étrange et inquiétante, et je ne m'imagine pas aujourd'hui en sortir. Ce chemin d'écriture, ou plutôt cette errance, parfois, je ne l'accomplice pas seul. On n'est jamais seul quand on écrit, mais toujours plein de la présence des autres. Leurs visages apparaissent toujours au détour d'une phrase, on entend souvent le son de leurs voix ou leurs éclats de rire ; ils sont là, avec nous, les proches et les absents, les lointains et les disparus.

[...]

Je suis dans une situation embarrassante pour vous parler précisément de ce texte, *Les discours de Rosemarie*, et pour prononcer devant vous un discours [*rires*]. Celui qui l'a écrit se déifie des discours et des puissances de la rhétorique, mais il sait aussi l'impossibilité d'y échapper.

Je ne parlerai pas de la timidité, de la colère, de la joie, de la méchanceté, de la tristesse, de la naissance du mal. Je ne parlerai même pas du rire. Je ne parlerai pas du langage, de la rhétorique, du théâtre, de la sophistique. Je ne parlerai pas non plus du politique, de la démocratie, de la démagogie et de cette antique question de savoir si elle est consubstantielle ou non à la démocratie. Je ne parlerai pas non plus de la dernière campagne présidentielle [*rires*] ; c'est dommage, cela nous aurait peut-être fait rire. Je ne parlerai pas de l'année 2015 où j'ai conçu cette pièce et de l'impasse historique que nous traversons. Je ne parlerai pas de l'état du monde. Je ne parlerai pas des circonstances qui ont entouré la naissance de ce texte. Je ne parlerai même pas de ces manifestations improbables, soi-disant pour tous, et de ces gens très sérieux exhibant des pancartes ridicules [*rires*].

Je ne parlerai pas d'un spectacle présenté au théâtre de Vitry, empêché d'être vu des enfants par l'inspection académique, à cause d'une scène où un garçon déclare son amour à un autre garçon et rêve d'embrasser ses cils [*applaudissements*]. Je ne parlerai pas de ce même texte écarté de comités de lecture. Je ne parlerai pas de cette maîtresse m'accueillant dans sa classe et m'expliquant qu'une grand-mère, découvrant ce livre dans le cartable de son petit-fils et l'ayant lu, avait immédiatement téléphoné au maire de sa commune qui appela aussitôt l'inspection académique, qui convoqua la maîtresse de toute urgence, de cette même grand-mère refusant de rendre l'ouvrage à la maîtresse, le brandissant au-dessus de sa tête et menaçant de le brûler devant l'école [*rires*]. Je n'ai pas cherché à rencontrer cette grand-mère, à défendre mes textes absolument, contre vents et marées, seul s'il le faut et devant une foule déchaînée, mais jusqu'au feu exclusivement. Je ne parlerai pas de tous ces gens qui me disent encore que le théâtre jeunesse est toujours un peu gnangnan – me lancer ça, à moi, qui ai presque failli être brûlé vif [*rires et applaudissements*]. Je ne parlerai pas du rêve secret qui m'a traversé d'écrire un épisode de « T'choupi et les fleurs » et de mon incapacité viscérale à écrire un épisode de « T'choupi et les fleurs ». Je ne parlerai pas de ces débats où l'on m'expliquait que la censure n'existe pas en France et que, bien sûr, on était absolument contre... mais que.. quand même... dans certains cas... Je ne parlerai pas, vaste prétérition indéfinie, et il est bien normal dans cette époque un peu schizophrénique que la prétérition ne soit plus seulement une figure de rhétorique parmi les autres, mais bien la figure obligée de tout discours et que nous devions passer notre vie à répéter que nous n'allons pas parler de ce dont nous sommes très précisément en train de parler.

N'ayant donc encore rien dit [*rires*], je parlerai seulement des enfants. C'est peut-être l'une des plus grandes chances que nous ayons, écrivant des textes pour l'enfance, de pouvoir les rencontrer. J'en ai croisé, je pense, des milliers, et je ne me lasse pas de converser avec eux. Je leur raconte parfois des histoires improbables ; il me parle d'eux ; j'essaie de leur expliquer mes tentatives d'écriture. Nous échangeons sur l'intime, pas nos petites histoires personnelles, mais l'intime que nous partageons tous et qui nous est commun, ce que ça pourrait vouloir dire « vivre ». Et nous discutons des textes qu'ils ont lus, ce qui les a intrigués ou amusés, touchés ou troublés.

Et ils font des cadeaux. Avec Vincent [*Debats, l'illustrateur des livres*], nous avons des centaines de dessins, de déclarations. Ils nous ont même offert un salon en carton, heureusement démontable, quatre fauteuils décorés pour chacun des personnages du *Journal de Grosse Patate*, une sculpture monumentale pour mon jardin. Je ne sais pas pourquoi, les enfants sont persuadés que j'ai un jardin [*rires*]. Ils croient que je vis dans une sorte de château, avec un parc rempli de sculptures. En me présentant cette œuvre gigantesque et multicolore, ce jour-là j'étais en métro et en bus, la maîtresse était très embêtée ; elle s'excusait : « Vous n'êtes pas obligée de l'emporter, vous savez, ou alors vous n'en prenez qu'un tout petit bout. Je n'ai pas pu les empêcher : les enfants trouvaient toujours que la sculpture était trop petite. Je n'ai rien pu faire ».

Les enfants créent des œuvres baroques. Les enfants sont des êtres baroques. Ils plient et déplient les espaces et les temps. Ils tissent les mondes. Ils relient les points de l'impossible, ils découvrent les relations secrètes entre les soupières et les étoiles, les résonnances mystérieuses entre les arbres et les lapins, les liens cachés entre les vitesses et les galaxies, qu'on puisse courir de toutes ces vitesses en même temps pour aller plus vite, qu'on puisse respirer le parfum des galaxies en fermant les yeux. Même leur silence est bavard. Même leur sérieux est extravagant. Même leur retenue est exubérante. Je n'écris, bien sûr, pas pour eux ; ils demeurent pour moi des mystères incompréhensibles. Et imaginer que j'ai pu moi-même un jour être l'une de ces énigmes insondables me plonge dans la stupeur. J'essaie seulement d'écrire par bouffées d'enfance et de tisser le réseau des questions que nous pourrions partager pour ressentir ensemble, dans l'oubli des âges, par-delà les espaces et les temps, cette présence au monde par laquelle la vie cesse d'être un problème, et retrouver peut-être ce lieu incertain et presque effacé de mon enfance, où vivre redevient, simplement, un privilège. »